La massification de la culture

Par **Alain CAMBIER**
Docteur en philosophie, chercheur associé UMR 8163
« Savoirs, textes, langage »
Professeur en classes préparatoires, Faidherbe-Lille

En 2004, Lille devenait capitale européenne de la culture. Deux ans plus tard, la première édition thématique de Lille 3000 – Bombaysers de Lille – a constitué un nouveau moment festif, relayé par Europe XXL en 2009. Le 6 octobre dernier, la fête inaugurale de Fantastic a réuni des milliers de personnes dans les rues pour saluer les prouesses de « plasticiens volants ». Des expositions très pointues et exigeantes – comme au Tri Postal – ont permis d'accéder aux œuvres « de grands noms et de jeunes révélations de la création contemporaine ». Presqu'au même moment, le 4 décembre dernier à Lens, le Louvre II ouvrait ses portes. Devant cet afflux d'offre, le risque est alors d'entretenir la confusion des genres : entre culture d'avant-garde et culture patrimoniale, entre fête – foraine avec « train fantôme » ou « grande parade » populaire – et culture. Mais, plus globalement, il s'agit de ne pas confondre ici démocratisation et massification.

La confusion entre culture et divertissement

Le symptôme fondamental de la massification de la culture se situe dans la confusion entretenue entre culture et loisir – ce que les anglo-saxons appellent *entertainment*. Comme le souligne Hannah Arendt, « la culture concerne les objets et est un phénomène du monde ; le loisir concerne les gens et est un phénomène de la vie » [1]. Arendt oppose ainsi la vie naturelle sous sa forme physiologique au monde culturel, construit de main d'homme. Il faut dire que la notion de « loisir » a malheureusement subi, au cours de notre histoire, un détournement de sens : elle désignait, dans l'Antiquité, l'activité intellectuelle proprement dite, alors que – souvent mise aujourd'hui au pluriel – la notion ne connote plus que celle de divertissement. Celui-ci exprime un besoin propre à tout être vivant qui est en même temps la marque de notre finitude : celui de se délasser afin de rétablir un équilibre, quand notre organisme est soumis à des tensions éprouvantes. Or, Aristote concevait plutôt le loisir – qui, en grec, se disait « *scholè* », c'est-à-dire « étude » et a donné le mot « école », en français – comme l'exact opposé de la « pause » (*anapausis*, en grec) ou du jeu (*paidia*) [2]. Alors que le divertissement était considéré comme l'apanage de ceux qui se livraient à l'exécution de tâches serviles et avaient donc besoin de reconstituer leurs forces physiques, le loisir véritable renvoyait aux activités les plus libérales et les plus désintéressées de l'esprit. La pause faisait partie des métabolismes nécessaires de la vie organique, alors que le loisir comme activité intellectuelle s'en émancipait dans la mesure du possible. Or, le retournement de sens est désormais avéré : le loisir est aujourd'hui synonyme de « détente », de relâchement, voire de *farniente*. La culture se situe effectivement aux antipodes : elle relève de l'activité de l'esprit dont les œuvres sont, dans le monde humain, les artefacts les moins soumis à la dictature des besoins et de l'utilité fonctionnelle. L'homme ne s'accomplit comme tel qu'en se distanciant des « meules de la nécessité » auxquels sont soumis tous les êtres vivants naturels, qu'en édifiant un monde culturel qui rend possible l'expérience de la liberté. Dès lors, il y a un paradoxe à prétendre faire l'amalgame entre culture et divertissement : l'activité culturelle n'a pas pour vocation de se confondre avec le fait d'offrir *panem et circenses*. Son exigence empêche de la réduire à un amusement frivole : se cultiver ne signifie pas se distraire. Bien plus, dans cette maison terrestre publique qu'est notre monde humain, les œuvres culturelles sont censées se déterminer comme autant de points de résistance au procès de consommation nécessaire à la satisfaction des besoins vitaux intimes. Mais ici encore, la tentation est grande de transformer la culture en objet de consommation passive ou en facilitateur de préoccupations mercantiles. La logique même de la « consommation-consumation » met en péril le statut de la culture, puisqu'elle transforme les œuvres culturelles en produits, artificiellement présentés comme nécessaires aux métabolismes vitaux et soumis à des cycles dévorants. Comme le montre Hannah Arendt, la massification de la culture correspond au triomphe de l'*animal laborans* (celui qui s'échine pour consommer) sur l'homme de la *poiésis* (la fabrication intelligente) et de la *praxis* (l'action politique).

De la massification de la culture à celle de l'éducation

Un parallélisme peut être établi entre la crise de la culture et celle de l'éducation, parce qu'elles montrent les mêmes

[1] Hannah Arendt, *La Crise de la culture. Sa portée sociale et politique*, dans *L'humaine condition,* éd. Quarto Gallimard, 2012, pp. 763-787.

[2] « Nous ne laissons des amusements s'introduire qu'en saisissant le moment opportun d'en faire usage, dans l'idée de les appliquer à titre de remède, car l'agitation que le jeu produit dans l'âme est une détente et, en raison du plaisir qui l'accompagne, un délassement. Le loisir, en revanche, semble contenir en lui-même le plaisir, le bonheur et la félicité de vivre. Mais ce bonheur n'appartient pas aux gens affairés, mais seulement à ceux qui disposent du loisir », Aristote, *Politique*, VIII, 3.

effets pervers de la massification. Dès 1995, Michel Euriat et Claude Thélot ont mis en évidence la fermeture croissante des plus prestigieuses grandes écoles aux enfants issus de milieux modestes. Or, l'une des hypothèses avancées par Stéphane Beaud [3] pour expliquer ce phénomène est que la massification scolaire, liée à la politique des 80 % au bac, « a eu pour effet morphologique, dans beaucoup de lycées à recrutement social intermédiaire, de faire émerger un groupe lycéen majoritaire, issu des milieux populaires, qui s'est révélé porteur, au contact de la culture scolaire plus aride et plus ancrée dans la légitimité culturelle, d'une certaine forme de culture anti-école ». Peut-être faut-il y voir aussi l'effet sur les consciences des « pédagogies de l'animation » développées par les IUFM et appliquées systématiquement dans les écoles. Car partir du postulat d'une société enfantine autonome, favoriser la recherche de procédés d'animation prétendument attrayants, valoriser les techniques de communication au détriment des contenus de savoir, bref promouvoir le jeu distrayant à la place du travail méthodique témoigne également de cette prétention à « mettre de la vie » dans l'école, mais au prix de la déconstruction de son monde : c'est aussi introduire la musardise en lieu et place de l'apprentissage des Muses. La massification a eu pour conséquence de produire des élèves moins adaptés à l'ascétisme qu'exige la progression scolaire. La massification génère une forme de populisme qui s'en prend à toute forme d'élitisme. Elle aggrave les tensions inhérentes à toute entreprise publique d'éducation qui consiste à structurer de l'intérieur (*in-struere* est la racine du mot instruire) et conduire à l'extérieur (*ex-ducere*), c'est-à-dire accéder au monde. Cet anti-élitisme a objectivement exercé un effet de censure sur les ambitions scolaires des élèves de milieu populaire, au point que l'appétence pour les classes préparatoires ou les études universitaires longues en a pâti, de manière plus accentuée encore depuis quinze ans. La tentation de désirer vivre dans l'immédiateté de la vie a toujours été la solution de facilité et notre société de masse concourt à la renforcer par opposition à l'exigence de différer nos impulsions pour s'élever par l'étude. Aujourd'hui, le paradoxe est que la complaisance vis-à-vis de cette tentation est revendiquée au cœur même de l'école. Or, comme le souligne Arendt, le rôle de l'école est moins d'apprendre à vivre aux « nouveaux venus » que de les mettre en mesure de comprendre le monde [4].

Les nouveaux philistins

La massification est synonyme d'indifférenciation. Celle-ci se traduit par l'absence de goût, c'est-à-dire de sens critique. Dans la société de masse, qui favorise la fascination pour les attraits et la consommation passive de tout spectacle, tout se vaut. Or, le goût est puissance distanciée de jugement, de discrimination : « Le goût juge le monde en son apparition et en sa mondanité ; son intérêt pour le monde est purement « désintéressé », ce qui veut dire que ni les intérêts vitaux de l'individu, ni les intérêts moraux du moi ne sont ici en jeu », ni *a fortiori* les intérêts strictement mercantiles. Alors que la société de masse ne jure que par la quantité, la culture est le dernier bastion de la qualité : elle est même l'ultime ressource pour résister à l'avènement de « l'homme sans qualités ». À l'encontre de l'adage populaire qui dit que « tous les goûts sont dans la nature », le goût est l'activité de l'esprit cultivé qui nous fait sortir de la confusion des genres et de la *fascinatio nugacitatis* [5]. Comme le dit Arendt, « le goût débarbarise le monde ». Or, la barbarie se cache aussi dans les syncrétismes improbables de la culture de masse, engendrant un nouveau philistinisme qui se pique de « consommation culturelle ». Car les enjeux d'une politique culturelle sont de savoir si l'on se contente – sous prétexte de culture « *fun* » – d'en faire un alibi et de monter des « coups » censés ébahir ou si la culture à laquelle on se réfère permet véritablement de renforcer les fondements du monde humain que nous habitons, contribue sérieusement à la rénovation urbaine de notre milieu environnant, participe efficacement au développement durable des apprentissages culturels dans la cité et nous initie intelligemment au rôle de citoyen actif. ■

[3] Stéphane Beaud, *Le modèle français : l'ascenseur social en panne ?*, article extrait des Cahiers français, n° 330, 2006.

[4] Cf. Hannah, Arendt, *La Crise de l'éducation*, *op. cit.*

[5] Littéralement : « fascination pour la frivolité ».